

lapins. Je lui demandai, au moment où il s'en allait : « Est-ce que votre article est prêt ? »

— Oui, il est prêt.

— Est-il tapé à la machine ?

D'un mouvement gauche de la main, et continuant à presser contre lui son manteau dans la doublure duquel étaient cousus, comme on le sut par la suite, un pic et une dague, il exhiba plusieurs pages tapées à la machine, pour me les montrer.

— Il vaut mieux que votre texte ne soit pas écrit à la main. Lev Davidovich déteste les manuscrits illisibles.

Deux jours avant, portant un manteau et un chapeau, il avait demandé à nous voir. Je ne le vis pas cette fois-là car, par malchance, je n'étais pas à la maison. Mais Lev Davidovich me dit que « Jacson » nous avait demandés, et l'avait un peu surpris par son attitude. Lev Davidovich dit cela sur un ton qui indiquait qu'il ne désirait pas réfléchir sur la question, mais en même temps il sentait qu'il devait m'en parler, sous-entendant quelques traits nouveaux chez le personnage.

— Il a apporté un plan de son article, en réalité quelques phrases — confus et sans grand intérêt. Je lui ai suggéré quelques idées. Nous verrons.

Et il ajouta :

— Hier, il ne ressemblait pas du tout à un Français. Tout à coup, il s'est assis sur mon bureau et garda son chapeau sur la tête tout le temps.

— Oui, c'est curieux, dis-je étonnée. Il ne porte jamais de chapeau.

— Cette fois-là il portait un chapeau, répondit Lev Davidovich, et il n'insista pas sur le sujet. Il parlait d'une manière indifférente. Mais j'étais déconcertée : il me semblait qu'à cette occasion il avait entrevu quelque chose de nouveau au sujet de « Jacson », mais qu'il n'en avait pas encore tiré de conclusion, ou plutôt qu'il n'était pas pressé de le faire. C'est à la veille du crime que nous eûmes cette brève conversation.

Portant un chapeau. Un manteau sur le bras. S'asseoir sur la table — tout cela n'était-il pas une répétition ? Il le fit pour être plus assuré et plus précis dans ses mouvements le lendemain.

Qui aurait pu le suspecter cependant ? Cela nous embarrassait tout au plus. Qui aurait pu prévoir que le jour du 20 août, si ordinaire, serait d'une aussi fatale importance ? Rien n'annonçait un mauvais augure. Depuis l'aube, le soleil brillait, comme toujours dans ce pays, illuminant la journée entière. Les fleurs s'épanouissaient, et l'herbe du jardin faisait un fond de laque... Chacun vaquait à ses propres occupations, tout le monde s'ingéniant à faciliter la tâche de Lev Davidovich. Combien de fois, au cours de cette journée, il gravit les marches basses de ce balcon, et marcha dans cette pièce, et s'assit sur cette même chaise, derrière son bureau... Tout ceci était si naturel et si coutumier, et, en raison de cette familiarité, semble maintenant si terrible et si tragique. Personne, pas un seul d'entre nous, pas même lui ne pouvait pressentir le désastre imminent. Et, sous cette incapacité, une sorte d'abîme se creusait. Au contraire, la journée entière fut des plus tranquilles. Lorsque L. D. se rendit dans le patio, l'après-midi, et je l'aperçus tête nue sous un soleil brûlant, je m'empressais de lui porter son chapeau blanc pour protéger sa tête. *Pour le protéger du soleil... et à ce moment-là déjà une mort terrible le menaçait.* A ce moment-là, nous ne soupçonnions pas les arrêts du destin, et le désespoir ne nous déchirait pas le cœur.

» Je me souviens que lorsque le système d'alarme fut installé par nos amis dans la maison, le jardin et le patio, et que les postes de garde furent désignés, j'attirai l'attention de L. D. sur le fait qu'un garde devrait être posté à sa fenêtre. A ce moment-là, cela me sembla réellement indispensable. Mais L. D. objecta que cela nécessiterait d'augmenter la garde pour la porter à dix hommes, et que cela dépassait nos possibilités, tant du point de vue argent que du point de vue du nombre de camarades pouvant être mis à la disposition de notre

organisation. Un garde à la fenêtre ne l'aurait pas sauvé dans ce cas particulier. Mais le fait qu'il n'y en eût pas me causait du tourment. L. D. fut aussi extrêmement touché par un présent que nous firent des amis américains après l'attentat du 24 mai. C'était une veste à l'épreuve des balles, une sorte de cotte de mailles des anciens temps. Alors qu'un jour je l'examinais, je pensais qu'il aurait été bon d'avoir quelque chose pour la tête. L. D. insista pour que le camarade de garde au poste le plus important portât cette veste à chaque fois. Après l'échec essuyé par nos ennemis dans l'attentat du 24 mai, nous étions absolument persuadés que Staline ne s'arrêterait pas là, et nous nous préparions en conséquence. Nous savions aussi qu'une méthode d'attaque différente serait employée par le Guépéou. De même, nous n'excluons pas la possibilité d'un coup porté par un « individu isolé » envoyé secrètement dans nos rangs et stipendié par le Guépéou. Mais ni une veste à l'épreuve des balles, ni un casque n'auraient été des sauvegardes suffisantes. Il était impossible d'appliquer de telles méthodes de défense jour après jour. Il était impossible de transformer une vie entière en une continue et unique auto-défense, car, dans ce cas, la vie elle-même perd toute sa valeur.

L'ASSASSINAT

Comme « Jacson » et moi nous approchions de Lev Davidovich, ce dernier m'adressa la parole en russe : « Tu sais, il attend que Sylvia vienne nous rendre visite. Ils s'en vont ce soir. » C'était de sa part suggérer que je les invite à prendre le thé, sinon même à dîner.

— Je ne savais pas que vous aviez l'intention de partir demain, et que vous attendez Sylvia ici même.

— Oui... oui... j'avais oublié de vous le dire.

— C'est regrettable que je ne l'aie pas su, j'aurais pu envoyer quelques petites choses à New-York.

— Je peux revenir demain à une heure.

— Non, non, je vous remercie. Cela nous gênerait de part et d'autre.

Et me retournant vers Lev Davidovich, je lui expliquai en russe que j'avais déjà invité « Jacson » à prendre le thé, mais qu'il avait refusé, se plaignant de ne pas se sentir bien, ayant terriblement soif et ayant seulement demandé un verre d'eau. Lev Davidovich le regarda attentivement et lui dit d'un ton de reproche : « Votre santé est à nouveau en mauvais état, vous semblez malade... Ce n'est pas sérieux. »

Il y eut une pause. Lev Davidovich répugnait à s'arracher à ses lapins, et lire un article ne lui plaisait guère. Cependant, il se reprit et dit : « Bien, qu'en dites-vous, allons-nous voir votre article ? »

Il ferma les cabanes avec soin, et enleva ses gants de travail. Il faisait très attention à ses mains, étant donné que la plus petite égratignure l'irritait, en raison de son travail d'écrivain. Il prenait toujours soin de sa plume et de ses doigts. Il brossa sa blouse bleue, et lentement, silencieusement, commença à marcher vers la maison, accompagné de « Jacson » et de moi-même. Je les accompagnai jusqu'à la porte du bureau de Lev Davidovich; la porte se ferma et j'allai dans la pièce voisine.

Trois ou quatre minutes au plus s'étaient écoulées lorsque j'entendis un cri terrible, à fendre l'âme, sans réaliser *qui avait pu crier de la sorte*. Je me précipitai dans la direction d'où venait ce cri. Entre la salle à manger et le balcon sur le seuil, à côté de la porte du poste, et s'appuyant sur elle se tenait... Lev Davidovich. Son visage était couvert de sang, ses yeux, sans ses lunettes, étaient d'un bleu aigue, ses bras pendaient.

— Qu'est-il arrivé ? Qu'est-il arrivé ?

Je l'entourai de mes bras, mais il ne répondit pas immédiatement. Une pensée me traversa l'esprit : peut-être quelque chose était-elle tombée du plafond — on faisait quelques réparations à cet endroit-là — *mais pourquoi était-il là ?*